

LA DISSERTATION

de PHILOSOPHIE

MÉTHODE EXPLIQUÉE

La méthode expliquée

Sujet exemple

Suis-je ce que j'ai conscience d'être ?

1. Le principe de la dissertation philosophique

La dissertation peut se définir comme une réflexion en acte devant permettre la résolution d'un problème philosophique. Elle doit refléter le mouvement vivant de la pensée. Mais cela ne revient pas à un « laisser-aller », à une spontanéité sans structure ni ordre. Cela n'est bon que durant le travail dit préparatoire, et le plan a précisément pour but d'ordonner cette spontanéité, voire de la dépasser par une remise en question : ce que je « pense » spontanément est-il justement une vraie pensée? En ce sens, la dissertation ne peut se faire directement, selon une quelconque inspiration. Cette inspiration est le plus souvent celle de l'opinion. La dissertation comme réflexion est justement la capacité à critiquer son opinion pour produire autre chose qui soit de l'ordre de la pensée.

Le plan apparaît donc comme fondamental et on ne saurait trop vous le recommander. L'introduction et la conclusion ainsi que les transitions répondent à la même fonction : montrer que l'on réfléchit et que l'on structure sa réflexion, que l'on ne se contente pas d'opiner. Le caractère personnel de la dissertation ne doit pas se confondre avec la démarche qui consiste à avoir ses propres opinions ou des avis personnels car ces opinions et ces avis n'ont rien de vraiment personnel et ne sont pour la plupart que la répétition d'idées reçues qui nous viennent des autres. Au contraire, ce qui montre une réflexion personnelle, c'est bien plutôt une capacité propre à savoir douter de son opinion et à conduire par soi-même sa pensée. Les « parties » ou « mouvements » sont là pour montrer de quelle manière les opinions peuvent être remises en question et dépassées. Avoir le sens du problème philosophique, c'est précisément se montrer apte à effectuer ces dépassements.

2. La notion de problème

1) Distinguer le problème du sujet

Il faut absolument distinguer le problème du sujet lui-même. Beaucoup d'élèves croient que l'introduction a pour but d'amener le sujet. Or la vraie spécificité de l'introduction est de poser et de formuler clairement un problème. Toute la difficulté tient à voir le problème qui se « cache » derrière le sujet. Le problème naît de la confrontation, au sein même de notre esprit, entre l'opinion et sa réfutation possible : c'est parce que notre esprit est encombré

d'opinions et qu'il dispose en même temps d'une capacité à penser par lui-même qu'il y a problème, c'est-à-dire confrontation de thèses différentes, voire opposées.

Ainsi, pour le sujet « suis-je ce que j'ai conscience d'être ? », on conçoit aisément que, selon l'opinion commune, la conscience est un savoir qui peut donc aussi être un savoir de soi-même. Grâce à la conscience, je sais ce que je suis, donc je suis ce que j'ai conscience d'être : il y a identité entre ce que je suis et ce dont j'ai conscience.

Mais il apparaît aussi que ce savoir sur soi n'est pas toujours clair et que je peux donc me tromper sur moi-même. Cette confrontation entre, d'une part l'opinion et d'autre part ce qui est susceptible de la mettre en échec, fait que la réponse au sujet peut être affirmative et négative.

Ce sujet pose donc ici le problème des limites éventuelles de la conscience humaine et plus précisément de la connaissance de soi. Si la conscience a des limites, il est clair que ses informations ne coïncideront pas toujours avec ce que je suis réellement. La réponse au sujet pourra alors être négative. Si au contraire je ne trouve aucune limite ou erreur ou déformation possible à la conscience, alors ses informations sur moi pourront être tenues pour vraies. Dans ce cas, la réponse sera plutôt positive. Ou encore, il se peut que la conscience ait des défauts mais qu'il soit possible de les surmonter ou de les corriger. Dans ce cas, la réponse devient nuancée : non, je ne suis pas toujours ce que j'ai conscience d'être, mais à certaines conditions, il se peut que je le sois. C'est alors le problème en lui-même qui devient la question centrale bien plus que le sujet lui-même : en traitant le problème des limites éventuelles de la conscience de soi, je pourrais répondre à la question : « suis-je ce que j'ai conscience d'être ? »

2) La démarche philosophique

Ensuite, il convient d'avoir en vue l'objet même de la philosophie. Les plus mauvaises dissertations sont en ce sens les dissertations dites « non philosophiques ». Même si elles s'efforcent de poser un problème, s'il n'est pas philosophique la dissertation rate sa vocation même.

On peut ainsi poser au départ, avant même la première dissertation, les grandes lignes de la démarche philosophique : il s'agit de réfléchir sur l'homme en ayant en vue, quelle que soit la question posée, une question plus large englobant toutes les autres : « qu'est-ce que l'homme ? » (Kant).

Cela signifie du même coup le caractère nécessairement abstrait de la dissertation philosophique : on devra faire abstraction de tous les hommes particuliers (ici et maintenant, par exemple en France aujourd'hui) pour se consacrer à l'homme dans sa dimension universelle. D'où le rôle paradoxal de l'exemple dans la dissertation philosophique : s'il sert à illustrer par le particulier un argument universel – valable pour tout homme –, alors il est bon de l'utiliser, car il permet une meilleure compréhension de ce qui est abstrait. Mais s'il remplace l'argument en se voulant une preuve, alors on ne saurait l'accepter.

3. L'introduction

L'introduction a pour tâche d'amener et de poser clairement le problème philosophique. Il y a plusieurs difficultés à cela.

1) Trouver le problème lors du travail préparatoire

Tout d'abord, il faut trouver le problème grâce à une analyse préalable du sujet. Ce travail doit être le premier dans le travail préparatoire puisque c'est la tentative de résolution de ce problème qui structure toute l'entreprise de la dissertation. Pour cela, il est possible de voir quelles sont les différentes réponses au sujet proposé et sur quels arguments ou quels présupposés ces réponses reposent. Par exemple, pour le sujet « suis-je ce que j'ai conscience d'être ? », il apparaît que je suis tenté de répondre par l'affirmative (ma conscience est ce qui me permet de savoir qui je suis et ce que je suis parce que telle est précisément sa fonction et tel est son sens même : science de soi). Toutefois, je ne peux m'empêcher de constater que je ne me connais pas parfaitement, que parfois ce sont les autres qui me révèlent à moi-même, et donc que la conscience ne me renvoie pas toujours une image exacte et fidèle de ce que je suis vraiment. Opposer ainsi une objection à l'opinion première constitue un *paradoxe*.

C'est ce point de départ qui montre que la réponse au sujet ne va pas de soi, et donc qu'il y a un problème, c'est-à-dire un obstacle empêchant une réponse simple et unique à la question posée.

2) Formuler le problème

À partir du paradoxe, le problème doit être formulé et apparaît comme ce qu'il faut résoudre si l'on veut répondre au sujet lui-même : la conscience de soi a-t-elle des limites, des imperfections, ou bien peut-on s'y fier entièrement lorsqu'il s'agit de se connaître ? Ici, la formulation du problème apparaît comme la reformulation claire et synthétique du paradoxe.

3) Rédiger et structurer l'introduction

Ensuite, lorsqu'il s'agit de rédiger l'introduction, une autre difficulté apparaît : comment bien amener le problème ? Comment le formuler clairement en le distinguant du sujet ? Ou encore, comment structurer son introduction pour faire apparaître une problématique ?

Plusieurs démarches sont bien évidemment possibles et l'important reste la formulation même du problème. Cependant on peut conseiller le cheminement suivant.

a) Annonce du thème et paradoxe

Annoncer le thème précis du sujet par une première phrase. Pour reprendre notre exemple précédent, le thème serait la conscience humaine et plus précisément la conscience de soi : cela permet de montrer que l'on a compris la spécificité du sujet et qu'on ne le confond pas avec un autre, ou encore qu'on sait le délimiter. Énoncer la réponse la plus évidente à la question posée par le sujet ainsi qu'un argument sur lequel elle repose et montrer qu'il existe cependant une autre

réponse possible (voire plusieurs autres réponses) et énoncer également un argument qui peut la fonder. Cela constitue le paradoxe de départ.

b) Formulation du problème et annonce du plan

Poser le sujet ainsi justifié et formuler à partir de là le problème.

Annoncer éventuellement le plan, si possible sous forme de questions, pour indiquer sommairement le parcours réflexif qui va suivre (comment nous allons résoudre le problème).

Exemple d'introduction

[Annonce du thème et paradoxe]

La conscience humaine semble faire de l'homme un être capable de se représenter le monde qui l'entoure, mais elle le rend aussi apte à se représenter à lui-même et donc à se connaître.

On peut donc penser aisément qu'elle est une « science » de soi-même et que ses informations correspondent à ce que je suis réellement, que mon être par conséquent coïncide avec la conscience que j'en ai.

Cependant, on ne saurait oublier que parfois nous nous mentons à nous-mêmes ou bien que nous avons du mal à nous connaître, et ce malgré tous nos efforts. La conscience de soi semble parfois incomplète ou infidèle.

[Formulation du problème et annonce du plan]

Peut-on alors poser avec certitude que l'on est ce que l'on a conscience d'être, et que l'image de soi que nous renvoie notre conscience reflète parfaitement ce que nous sommes ?

Le problème semble être le suivant :

peut-on se fier entièrement à la conscience lorsqu'il s'agit de se connaître ou bien la conscience de soi admet-elle des limites ?

Tout d'abord, quelles seraient les certitudes de la conscience de soi ? Quelles seraient d'autre part les fragilités et les obscurités de cette même conscience ?

Enfin, serait-il possible de dépasser ces limites pour croire encore à une coïncidence avec soi ?

4. Le plan

1) Les grands mouvements

On vous conseille *trois parties* plutôt que deux ou quatre, mais cela ne peut rester qu'un conseil.

Le premier temps peut être ainsi celui de l'opinion (exposé de la réponse la plus évidente à la question posée et première manière de traiter le problème).

Le deuxième temps peut être celui de la remise en question de cette opinion (seconde manière de traiter le problème). Le troisième temps serait celui du dépassement possible du deuxième temps, pour approfondir davantage la réflexion et ne pas se contenter d'une simple réfutation de l'opinion : même la

réfutation peut se voir réfutée à son tour par un autre point de vue. Il est clair que ce mouvement pourrait se prolonger en une quatrième ou une cinquième partie, mais cela peut sembler trop ambitieux pour une dissertation en quatre heures.

On recommande également aux élèves de respecter au maximum la formulation du sujet lorsqu'ils déterminent les idées directrices des grandes parties : chacune doit se rapporter directement au sujet et répondre au sujet.

Par exemple, pour reprendre l'exemple précédent, un *premier temps* peut exposer la réponse la plus immédiate à la question : oui, je suis ce que j'ai conscience d'être, car la conscience est par définition une science (du latin *cum scientia* : science qui m'accompagne), donc elle me renseigne sur ce que je suis et ne se trompe pas. On peut ici analyser tout ce que m'apprend la conscience sur moi-même et qui est vrai. Dans un *deuxième temps*, on peut envisager les obstacles qui pourtant me rendent obscur à moi-même : je ne suis pas toujours tel que je le crois et ma conscience peut me livrer des informations fausses ou incomplètes sur ce que je suis. Dans un *troisième temps* enfin, et pour ne pas rester sur un éventuel échec de la conscience de soi, on peut se demander si, malgré tout, ces obstacles sont indépensables et si, par certains moyens (à envisager), on ne peut pas lever les obscurités qui nous entourent et ainsi mieux se connaître.

Ce respect scrupuleux à l'égard de la formulation même du sujet permet de ne pas déroger à la règle de base de la dissertation : traiter le sujet, rien que le sujet et tout le sujet. Sans cette attention en effet, on risque de traiter un autre sujet, ou bien de le déborder, ou encore de le traiter de façon incomplète ou partielle. Ainsi le sujet « suis-je ce que j'ai conscience d'être ? » ressemble au sujet : « la conscience de soi est-elle une connaissance de soi ? » Mais si l'on respecte la formulation propre à chaque sujet dans l'élaboration du plan, on ne risque pas de prendre l'un pour l'autre. La progression pour traiter le second sujet sera de cet ordre par exemple : premier mouvement consacré à l'identité présumée entre conscience de soi et connaissance de soi (on insiste sur ce qui fait de la conscience une connaissance, indépendamment de savoir ce que je suis) ; deuxième mouvement consacré à la différence entre la conscience de soi et la connaissance de soi (on insiste sur ce qui échappe à la conscience de soi, sur ce qu'elle ne peut pas savoir, sur ce qui la rend imparfaite ou incomplète) ; et le troisième mouvement peut enfin porter sur les différents moyens pour parvenir à une connaissance de soi (comment faire de la conscience de soi, et malgré ses imperfections, une connaissance de soi).

On voit ici que malgré leurs similitudes, nos deux sujets ne portent pas sur le même problème : le premier interroge ce que je suis (par rapport à ce que je crois être) alors que le second interroge la conscience que j'ai de moi-même (par rapport aux exigences de toute connaissance).

2) Les sous-mouvements

Leur rôle est à la fois de montrer des qualités d'argumentation et des qualités d'analyse. Ils permettent de développer ce qui, sous la simple forme du plan, reste synthétique. Mais on recommande plusieurs paragraphes (trois est là

La méthode expliquée

aussi le nombre généralement conseillé) comme si un seul paragraphe ne pouvait aller au bout de l'idée exprimée dans le grand mouvement correspondant. Tout se passe comme si l'idée directrice du grand mouvement ne pouvait pas être développée en une seule fois et comme si plusieurs étapes étaient requises : ces étapes doivent respecter le même principe d'enchaînement, voire de progression, que la hiérarchie des grands mouvements. En ce sens, il apparaît que les sous-mouvements doivent impérativement respecter l'idée directrice du grand mouvement auquel ils appartiennent, c'est-à-dire qu'ils doivent servir la thèse que celui-ci se propose de défendre.

Par exemple, pour le sujet précédent, le premier mouvement concernant les certitudes de la conscience de soi peut être décomposé en trois sous-mouvements examinant chacun une certitude (certitude d'exister, certitude d'être un sujet conscient et certitude d'être soi), ou bien ils peuvent proposer trois arguments permettant d'établir la certitude de la conscience de soi (la conscience est une caractéristique humaine, la conscience est un savoir, la conscience est un savoir de soi-même).

3) Les références philosophiques

Elles ne sont pas indispensables dans la mesure où l'on fait preuve de réflexion personnelle et d'un réel souci de dépassement de l'opinion. Ainsi, au moment d'élaborer les grandes lignes de la progression, il faut avoir uniquement pour souci le traitement scrupuleux du sujet et non pas les auteurs : *le catalogue d'auteurs est absolument à exclure.*

Toutefois, la réflexion mérite le plus souvent d'être soutenue par des auteurs qui ont pour la plupart consacré leur vie à la recherche philosophique et à l'écriture. Leur travail nous donne des outils pour penser, des pistes de réflexion que l'on peut suivre parce qu'on y adhère (et non parce que cela nous dispense de réfléchir), ou dont on peut s'écarter parce qu'on pense autrement (dans ce cas il faut justifier son choix).

Le problème est ainsi de savoir bien utiliser ces références philosophiques pour qu'elles ne se substituent pas à notre réflexion. Chaque référence doit ainsi être amenée par un argument personnel et ne peut servir que de confirmation ou d'approfondissement par rapport à ce qui au départ vient de soi.

Descartes (le cogito) peut ainsi venir illustrer et appuyer le a) et le b) de la première partie, Kant (le Je transcendantal) le c). Spinoza (illusion du libre arbitre dans la passion) peut éclairer l'argument du a) dans la seconde partie, Platon (différence pensée-opinion) le b), Freud (le sur-moi) le c). Pour la troisième partie, on peut reprendre Platon (« connais-toi toi-même ») pour le a), Hegel (la conscience de soi s'acquiert aussi par la pratique) pour le b) et Freud (la cure psychanalytique) encore pour le c).

Il n'est pas nécessaire d'avoir une référence pour chaque sous-mouvement, une référence par grand mouvement suffit largement, les différents sous-mouvements pouvant utiliser cette référence à différentes étapes de l'analyse (à partir du moment, on l'a vu, où cette référence a été amenée par un argument personnel).

La dissertation

Exemple de plan

1) En quoi suis-je ce que j'ai conscience d'être ?

Les certitudes de la conscience de soi

(identité entre ce que je suis et ce que j'ai conscience d'être)

a) Je suis et j'ai conscience d'être : la certitude d'exister m'est donnée par la conscience.

b) Je suis un être pensant et j'ai conscience de ma pensée.

c) Je suis moi et pas un autre, et telle est bien la certitude que me donne la conscience de soi.

[Ici, la progression à l'intérieur de ce premier mouvement suit un ordre chronologique : j'ai d'abord conscience d'exister, puis de penser, puis d'être moi-même. On suit étape par étape ce que me livre la conscience de soi.]

2) En quoi ne suis-je pas toujours ce que j'ai conscience d'être ?

Les incertitudes de la conscience de soi

(différences entre ce que je suis et ce que j'ai conscience d'être)

a) J'ai conscience d'être libre alors que je suis parfois dominé par mes penchants : l'illusion de la liberté.

b) J'ai conscience de penser alors que je suis parfois dans l'opinion.

c) J'ai conscience d'être moi mais je suis peut-être aussi les autres en moi : Le sur-moi comme intériorisation de lois venant des autres.

[Ici, la progression à l'intérieur de ce deuxième mouvement reprend l'ordre du premier mouvement comme pour lui répondre et le remettre en question. Toutes les certitudes évoquées sont-elles à ce point évidentes ?]

3) Par quels moyens peut-on faire coïncider ce que je suis avec ce que j'ai conscience d'être ? Comment dépasser les incertitudes de la conscience de soi ?

a) La conscience réflexive : il est possible de réinterroger la conscience que l'on a de soi. Rôle de la philosophie dans la réflexion que l'homme peut avoir sur lui-même.

b) La pratique : agir pour mettre à l'épreuve ce que je crois être.

c) Le regard d'autrui est un complément à la conscience de soi : rectification possible.

Rôle éventuel de la psychanalyse pour mettre à jour l'inconscient.

[Ici, la progression à l'intérieur de ce troisième mouvement envisage des moyens d'abord intérieurs, puis extérieurs, pour montrer que la conscience de soi ne trouve de solution qu'en s'ouvrant sur le monde et les autres. Les remèdes ici évoqués sont censés résoudre les difficultés mises à jour dans le deuxième mouvement.]

5. Les transitions

Elles sont indispensables pour lier les différents éléments de la progression, les différents mouvements entre eux, et pour donner un sens clair à l'orientation choisie.

Elles ont deux fonctions : synthétiser le mouvement précédent par une affirmation claire et récapitulative par rapport au sujet, et annoncer le mouvement suivant si possible sous la forme d'une ou plusieurs question(s) elle(s) aussi bien centrée(s) sur le sujet.

Exemple pour le passage du I au II

- Ainsi la conscience de soi permet au sujet de savoir avec certitude qu'il existe, qu'il est un être pensant, qu'il est un « je » unique se distinguant des autres, et c'est en cela que l'on est ce que l'on a conscience d'être.
- Cependant ne suis-je que cela ? Qu'en est-il de ma personnalité, de mon être profond et de ce que je suis humainement ? Suis-je sur ce point encore ce que j'ai conscience d'être ?

Exemple pour le passage du II au III

- Ainsi la conscience de soi ne coïncide pas toujours avec ce que je suis et certains aspects de moi-même m'échappent.
- Cependant, est-ce pour autant un échec de la conscience de soi et faut-il renoncer à se connaître ? Quels seraient les moyens pour dépasser les incertitudes de la conscience de soi ?

6. La conclusion

Son rôle est de synthétiser clairement et efficacement le chemin parcouru et ses étapes ordonnées (relire les bilans de chaque grand mouvement) pour montrer dans quelle mesure le problème est résolu et quelle peut être finalement la réponse au sujet proposé.

Ce qu'on appelle ordinairement l'ouverture (ouvrir sur un autre sujet ou sur d'autres questions) est plutôt déconseillé, surtout si cela a pour effet de remettre en question tout le travail effectué ! Sinon, l'ouverture doit être comprise comme un prolongement de la résolution du problème ou un rappel des enjeux du sujet et non pas comme ce qui serait susceptible de le remettre en question.

Exemple de conclusion

Ainsi, nous avons pu constater que l'on est dans une certaine mesure ce que l'on a conscience d'être, au sens où la conscience de soi nous représente à nous-mêmes et nous communique des données fondamentales sur ce que nous sommes. Cependant, la connaissance de soi se voit aussi limitée par certaines illusions qui nous rendent obscurs à nous-mêmes sur d'autres

La dissertation

plans. Pourtant, ces incertitudes ne sont pas à comprendre comme des fatalités dans la mesure où la conscience de soi peut se doubler d'une conscience réflexive, de la conscience d'autrui et aussi d'une conscience pratique. Ainsi, sans être toujours ce que l'on a conscience d'être, il est possible d'y remédier et de se connaître peu à peu grâce aux efforts et à un certain travail sur soi.

(Ouverture possible : mais il va de soi aussi que ces efforts seront toujours à reprendre, sachant que l'on est en perpétuel devenir et que par conséquent la connaissance de soi ne peut être acquise une fois pour toutes).

7. La rédaction

Pour la rédaction du devoir, nous vous conseillons une écriture claire, concise et toujours bien soucieuse, dans sa formulation, des concepts contenus dans le sujet. Il faut montrer le souci d'analyse et de définition ainsi que la démarche réflexive.

Exemple de dissertation rédigée

La conscience humaine semble faire de l'homme un être capable de se représenter le monde qui l'entoure mais elle le rend aussi apte à se représenter à lui-même et donc à se connaître. On peut donc penser aisément qu'elle est une « science » de soi-même et que ses informations correspondent à ce que je suis réellement, que mon être par conséquent coïncide avec la conscience que j'en ai.

[Thème et paradoxe] Cependant, on ne saurait oublier que parfois nous nous mentons à nous-mêmes ou bien que nous avons du mal à nous connaître, et ce malgré tous nos efforts. La conscience de soi semble parfois incomplète ou infidèle.

[Problème] Peut-on alors poser avec certitude que l'on est ce que l'on a conscience d'être, et que l'image de soi que nous renvoie notre conscience reflète parfaitement ce que nous sommes ?

Le problème semble être le suivant : peut-on se fier entièrement à la conscience lorsqu'il s'agit de se connaître, ou bien la conscience de soi admet-elle des limites ?

[Annonce du plan] Tout d'abord, quelles seraient les certitudes de la conscience de soi ? Quelles seraient d'autre part les fragilités et les obscurités de cette même conscience ? Enfin, serait-il possible de dépasser ces limites pour croire encore à une coïncidence avec soi ?

[Idée centrale 1] Il faut tout d'abord comprendre que la conscience représente pour l'homme la science possible de lui-même, ce qui lui permet justement de se voir exister. En cela, elle lui livre des certitudes sur ce qu'il est.

La méthode expliquée

[Référence] En effet, la conscience est bien ce qui permet à l'homme, selon Hegel, d'avoir une « double existence » : non seulement on existe, mais on se voit exister dans une sorte de dédoublement de soi rendu possible par le miroir qu'est la conscience. Ainsi la nature existe mais ne se voit pas exister, seul l'homme, par la conscience, peut s'offrir une telle image de lui-même en étant ainsi capable de se penser.

[Référence] C'est d'ailleurs la conscience d'être qui, selon Descartes, constitue la première et plus certaine des vérités. Si je me trompe sur tout et si tout peut être révoqué en doute, il n'en reste pas moins que moi qui ai ainsi faussement conscience, au moment même où j'ai conscience, ne peut qu'avoir conscience de mon existence, quand bien même tout le reste serait faux.

[Bilan a] Ainsi, avoir conscience c'est du même coup avoir conscience d'être, et ce dans la plus grande certitude.

[Idée b] De même, la conscience que j'ai ainsi de ma propre existence me renseigne sur ce que je suis plus fondamentalement, un être pensant dont toute la nature est de penser (Descartes).

[Référence] En effet, il y a comme une identité entre ma conscience (le fait même de penser) et ma réalité (ce que je suis) puisque le premier objet de la conscience est ma propre réalité (le fait même que j'existe). C'est donc que mon être tout entier est, dans son essence, une conscience. Là encore, je suis bien ce que j'ai conscience d'être puisque je suis un être pensant, et que j'ai conscience de l'être. Il n'y a aucun décalage entre le « je » qui pense et le « moi » qui est, entre le sujet et l'objet qui ici se confondent : le sujet se prend lui-même comme objet de pensée et accède à sa dimension de conscience.

[Bilan b] C'est dire que je me saisis non seulement comme existence, mais aussi comme conscience.

[Idée c] Enfin, la conscience de soi m'affirme en toute objectivité, sans erreur possible, que je suis bien moi, que je ne suis personne d'autre, en me posant ainsi comme être singulier et unique : si les autres existent au même titre que moi, en tant que conscience aussi, ils ne sont aucunement moi. Ma conscience en ce sens ne peut être leur conscience et inversement. Cette altérité radicale que me confirme la présence d'autrui est aussi ce que me renvoie ma conscience dès lors qu'elle veut poser ce que je suis.

[Référence] Elle me pose comme « je », sujet distinct des autres sujets, et synthétise ainsi dans ce « je » tout ce que je suis et tout ce qui m'arrive : « Grâce à l'unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent lui survenir, [l'homme] est une seule et même personne » (Kant).

[Bilan c] En ce sens, je suis bien ce que j'ai conscience d'être : je suis moi, et j'ai conscience d'être moi. La conscience que j'ai de moi-même ne se trompe pas sur ce que je suis.

La dissertation

Cependant, ne suis-je que cela ? Qu'en est-il de ma personnalité, de mon être profond et de ce que je suis humainement ? Suis-je sur ce point encore ce que j'ai conscience d'être ?

[Idée centrale 2] En effet, il apparaît que je suis bien plus et que ma conscience n'est pas toujours objective : je suis parfois ce que ne n'ai pas conscience d'être.

[Idée a] J'existe, certes, et ai conscience d'exister, mais j'ai de plus le sentiment d'être libre par le fait même d'avoir une conscience. N'est-ce pas elle en effet qui me permet de me déterminer moi-même à agir sans obéir à rien d'autre qu'à ma propre et seule volonté ?

[Référence] Or, comme le montre Spinoza, ce libre arbitre serait pure illusion : je me crois libre sans l'être vraiment, car j'attribuerais à ma conscience ce qui en fait serait pur déterminisme du corps, comme l'illustre l'exemple de l'homme ivre : il « croit dire d'après un libre décret de l'esprit ce que, revenu à son état normal, il voudrait avoir tu ». Plus généralement selon Spinoza, « les hommes se croient libres pour la seule raison qu'ils sont conscients de leurs actions mais ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés » (*Éthique*, III).

[Bilan a] Ainsi je ne suis pas libre et ai pourtant conscience de l'être, ou encore, je me crois pur esprit, alors que je suis aussi un corps soumis au désir qui me détermine.

[Idée b] De même, il apparaît que je suis un être pensant, certes, mais je ne pense pas toujours pour autant, alors même que je crois penser. Je suis en effet parfois dans l'opinion, victime d'une pensée en moi qui ne serait pas de moi.

[Référence] Comme le montre Socrate aux prises avec les sophistes, il existe une illusion de la conscience faisant que le sophiste « croit savoir quelque chose, alors qu'il ne sait rien » (*Apologie de Socrate*). C'est dire que la conscience que l'on a de soi-même peut ne pas être objective, peut ne pas avoir le recul nécessaire à toute science, pour la simple et bonne raison que dans la conscience de soi, c'est soi-même que l'on regarde et que l'on cherche à connaître. Or comment être objectif là où précisément sujet et objet se confondent sans distance ?

[Bilan b] Ainsi je ne suis pas toujours digne de ma nature pensante et je me complais souvent dans de faux savoirs, mais je n'en ai pas pour autant conscience, et c'est là le propre de l'idéologie que d'emprisonner ainsi la conscience dans des idées dont elle ne serait pas l'auteur.

[Référence] Comme le suggère Marx pour qui il existe des consciences dites « de classe » : le bourgeois pense de façon bourgeoise sans même le savoir. Il est le bourgeois qu'il n'a pas conscience d'être.

La méthode expliquée

d'être, il apparaît aussi que je ne veux pas toujours de cette coïncidence avec moi-même. Ce que j'ai conscience d'être serait alors plus limité encore face à une masse d'éléments inconscients qui correspondraient à tout ce dont je ne veux pas avoir conscience, comme le montre Freud.

[Référence] Il n'y aurait donc pas seulement un moi en moi, dont j'aurais conscience, il y aurait les autres. Le sur-moi est ainsi le produit des autres en moi – leurs interdictions, leur morale –, et dont je n'ai pas conscience – éléments refoulés que je ne veux pas voir et que je suis pourtant.

[Bilan c] Je ne suis donc pas que moi alors même que j'ai conscience de mon unité.

[Transition] Ainsi la conscience de soi ne coïncide pas toujours avec ce que je suis et certains aspects de moi-même m'échappent.

Cependant, est-ce pour autant un échec de la conscience de soi et faut-il renoncer à se connaître ? Quels seraient les moyens pour dépasser les incertitudes de la conscience de soi ?

[Idée centrale 3] Il semble que l'homme dispose de plusieurs outils pour une plus grande objectivité.

[Idée a] Si la conscience de soi fait apparaître une certaine immédiateté qui en fait une simple croyance, il n'en reste pas moins qu'elle reste capable de réflexion, c'est-à-dire d'un retour sur soi : je me crois être tel ou tel, le suis-je vraiment ? Ne suis-je pas différent de ce que je crois être, voire tout autre chose ? Telles sont les questions que le sujet peut se poser dans cet effort réflexif qui le caractérise aussi en tant que sujet conscient.

[Référence] Le fameux « connais-toi toi-même » auquel nous invite Socrate n'est que la mise en évidence de cette possibilité même d'être objectif envers soi-même dans un effort se proposant de dépasser la simple opinion. Certes, il s'agit toujours d'une introspection privée d'un dédoublement me rendant vraiment extérieur à moi-même, mais en me réinterrogeant sans cesse, je puis corriger peu à peu la vision parfois erronée que j'ai de moi-même.

[Idée a] C'est la différence semble-t-il entre « avoir conscience » et « prendre conscience ».

[Idée b] Certes, cet effort peut rester limité dans sa prétention : comment véritablement atteindre une objectivité si je suis toujours à la fois sujet et objet, juge et partie, ne puis-je pas me mentir sans cesse et me rater toujours ? Il apparaît alors que d'autres moyens sont à mettre en œuvre si je veux vraiment faire coïncider l'être que je suis avec la conscience que j'en ai.

[Référence] Hegel montre ainsi que la conscience de soi s'acquiert aussi par la pratique : je peux me connaître à travers mes actes, ce que je fais correspondant en effet à une manière pour moi de m'extérioriser et donc de me voir

La dissertation

[Bilan b] Ici, je me découvre tel que je ne me voyais pas.

[Idée c] Enfin, et si cela ne suffit pas encore, n'y a-t-il pas le regard d'autrui pour me faire prendre conscience de ce que je suis vraiment ?

[Référence] Si comme le suggère Sartre, « l'enfer, c'est les autres », c'est parce qu'« autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même ». Autrui me voit tel que je ne peux me voir, me renvoyant l'image parfois impitoyable de ce que je suis véritablement.

[Référence] Ou encore, comme le montre Freud, autrui peut prendre la figure de cet être bienveillant et neutre qu'est le psychanalyste et qui, dans l'espace de la cure psychanalytique, permet au névrosé de retrouver les souvenirs inconscients qui le hantent.

[Bilan c] Là et là seulement devient possible la coïncidence avec soi qui fait que je suis ce que j'ai conscience d'être.

[Conclusion] Ainsi, nous avons pu constater que l'on est dans une certaine mesure ce que l'on a conscience d'être, **[Reprise 1]** au sens où la conscience de soi nous représente à nous-mêmes et nous communique des données fondamentales sur ce que nous sommes. **[Reprise 2]** Cependant, la connaissance de soi se voit aussi limitée par certaines illusions qui nous rendent obscurs à nous-mêmes sur d'autres plans. **[Reprise 3]** Pourtant, ces incertitudes ne sont pas à comprendre comme des fatalités dans la mesure où la conscience de soi peut se doubler d'une conscience réflexive, d'une conscience pratique et aussi de la conscience d'autrui. Ainsi, sans être toujours ce que l'on a conscience d'être, il est possible d'y remédier et de se connaître peu à peu grâce aux efforts et à un certain travail sur soi.